

Rodogune, princesse des Parthes

Tragédie

Décembre 1644, au théâtre du Marais.

Lettre dédicatoire

La lettre dédicatoire est adressée à Condé. « Rodogune se présente à Votre Altesse avec quelque sorte de confiance, et ne peut croire qu'après avoir fait sa bonne fortune, vous dédaigniez de la prendre en votre protection. Elle a trop de connaissance de votre bonté pour craindre que vous veuillez laisser votre ouvrage imparfait, et lui dénier la continuation des grâces dont vous lui avez été si prodigue. C'est à votre illustre suffrage qu'elle est obligée de tout ce qu'elle a reçu d'applaudissement ; et les favorables regards dont il vous plut fortifier la faiblesse de sa naissance lui donnèrent tant d'éclat et de vigueur, qu'il semblait que vous eussiez pris plaisir à répandre sur elle un rayon de cette gloire qui vous environne, et à lui faire part de cette facilité de vaincre qui vous suit partout. » Après le trope typique de l'identification entre la pièce et le personnage ainsi nommé, Corneille passe vite à la reconnaissance de l'auteur pour la protection du dédicataire. Or elle est bien plus une publicité, si l'on veut, qui vante le prince, qu'une apologie de la pièce. Ceci est important pour au moins une raison : la Fronde des grands battra son plein dans quelques années, et déjà depuis des années les grands du royaume montrent les dents. (On nomme leur mécontentement la Cabale des importants; mais pour le moment Condé est du côté de la régence.) Il est impossible que tout artiste et personnage sans pouvoir qu'il soit, Corneille n'ait pas des sympathies d'un côté ou de l'autre. En tout cas, Condé est à ce moment-là dans le camp de la Régence et

donc de la reine mère et de Mazarin, mais il changera bientôt de camp, pour à la fin réintégrer le camp de la légitimité.

On peut ajouter que les thèmes préférés de Corneille, et sa focalisation sur la politique et sur le problème de la gestion des Grands et surtout des grands guerriers, touchent de trop près la situation politique de son époque. À partir de ma lecture de ses pièces, il me semble que Corneille pouvait mépriser une sorte de domestication de la société par l'assomption du roi, par la soumission des aristocrates et par la valorisation de la vie privée au prix de la vie politique.

Avertissement.

En donnant une de ses sources (il y en a au moins deux autres), Corneille rend tout à fait clair que chez lui au moins, le respect de la vraisemblance conduit bien plus à la *semblance* historique qu'à la vérité historique. De plus, il reconnaît qu'il a changé des faits au nom de la bienséance ; je veux bien tenir compte de ce qu'il prétend ici, mais je suis habitué à des demi-vérités dans ces paratextes. Or, il me semble qu'il change beaucoup de choses, cela est incontournable, bien plus pour en arriver à un récit comme il les aime : complexes, violents et surprenants, qu'à un récit comme le voudrait les apôtres de la bienséance. Comme pour montrer à quel point il change le récit historique, Corneille dresse une liste de sept éléments qu'il a changés. « On s'étonnera peut-être de ce que j'ai donné à cette tragédie le nom de *Rodogune* plutôt que celui de *Cléopâtre*, sur qui tombe toute l'action tragique, et même on pourra douter si la liberté de la poésie peut s'étendre jusqu'à feindre un sujet entier sous des noms véritables, comme j'ai fait ici, où depuis la narration du premier acte, qui sert de fondement au reste, jusques aux effets qui paraissent

dans le cinquième, il n'y a rien que l'histoire avoue. » Et tout le troisième paragraphe lui permet de signaler qu'il y a pour lui une sorte de gageure à changer autant de choses à l'histoire. J'ajouterai qu'il y a une sorte de fronde littéraire qui s'exprime ainsi : les règles, et les régulateurs, irritent la fierté énergique de Corneille, et il tient à le faire savoir. Pour le dire autrement, il y a quelque chose du Grand Condé dans le Grand Corneille : les hommes de pouvoir qui se plaisent aux genuflexions des grands n'aiment pas ces types, et on les comprend.

J'aime surtout la remarque qu'il fait sur le titre. Je vois là encore une fois le souci de l'artiste, et du praticien du théâtre et de l'homme d'expérience soucieux du plaisir des spectateurs. Mais cela indique en un sens que Rodogune est une sorte de remplaçante de Cléopâtre. J'en retiens d'abord que la pièce est d'abord et avant tout un face à face entre ces deux femmes qui pour ainsi dire luttent pour leur vie, pour leur pouvoir et pour leur vie affective (que ce soit l'amour maternel ou l'amour sexuel). Or il me semble que ce face à face peut produire une sorte d'opposition radicale entre les deux femmes, soit une Cléopâtre féroce, méchante et manipulatrice et une Rodogune aimable, douce et naïve. Je crois que ce n'est pas vrai. À la limite, les deux femmes se ressemblent bien plus qu'elles ne se distinguent, et la pièce qui devrait s'appeler *Cléopâtre* peut très bien s'appeler *Rodogune*.

J'aime aussi le fait qu'il répond à des critiques éventuelles en montrant que les Anciens ne sont pas aussi guindés que les contrôleurs contemporains de la poésie dramatique. Cette réponse est une constante de ses paratextes. Et je la trouve imparable en elle-même et forte sur le plan rhétorique : sur les récits et surtout le théâtre de l'Occident, ses adversaires *critiqueux* ne devaient pas savoir la moitié de ce que savait cet homme

de littérature, ce poète et cet artiste. En somme, comme des passages de plusieurs autres lettres dédicatoires précédentes, l'ensemble de la section annonce déjà le ton et les prises de position des *Discours*. Corneille a ses idées, il les expose et il tient à montrer qu'elles se tiennent au moins aussi bien que celles de ses critiques. L'érudition dont il fait montre à la fin fait partie de ce projet : ce que tous ces textes anciens disent, on le voit bien, est le cadet de ses soucis. Le récit d'abord, aurait-il pu écrire.

Examen

L'examen, qui appartient aux éditions complètes de 1660 et après, reprend une partie de ce qui est dit dans la présentation de la source, qu'on trouvait dans des éditions précédentes (1647, 1652 et 1655). (Il va de soi que dans les éditions subséquentes l'avertissement disparaît.) Comme l'avoue Corneille, il se répète, mais il écourte et il ajoute : « J'en ai dit la raison ailleurs. »

Il fait un aveu important : *Rodogune* est pour ainsi dire son œuvre préférée, et elle est plus aimée que *Le Cid*, ou *Cinna*. Il donne au moins une raison : « peut-être y entret-il un peu d'amour-propre, en ce que cette tragédie me semble être un peu plus à moi que celles qui l'ont précédée, à cause des incidents surprenants qui sont purement de mon invention, et n'avaient jamais été vus au théâtre ; et peut-être enfin y a-t-il un peu de vrai mérite qui fait que cette inclination n'est pas tout à fait injuste. » Il me semble qu'il y a là beaucoup de vrai en ce que pour Corneille, l'innovation et la surprise et le plaisir qui s'ensuivent sont des qualités importantes. Mais il ajoute aussi qu'il y a respecté les règles de l'unité, en particulier, mieux que partout ailleurs.

Par ailleurs, il avoue que sa pièce a des défauts ; il les nomme même. Mais c'est pour argumenter qu'ils ne sont pas des défauts, ou qu'ils le sont beaucoup moins qu'on le dit. Ce faisant, il analyse différents éléments de la pièce. Et il est encore question de nouveauté et de surprise. « Je dirai plus : quand cette proposition serait tout à fait condamnable en sa bouche, elle mériterait quelque grâce et pour l'éclat que la nouveauté de l'invention a fait au théâtre, et pour l'embarras surprenant où elle jette les princes, et pour l'effet qu'elle produit dans le reste de la pièce, qu'elle conduit à l'action historique. Elle est cause que Séleucus, par dépit, renonce au trône et à la possession de cette princesse ; que la Reine, le voulant animer contre son frère, n'en peut rien obtenir, et qu'enfin elle se résout par désespoir de les perdre tous deux, plutôt que de se voir sujette de son ennemie. »

Mon résumé.

Acte I – Laonice et Timagène commencent à se raconter la situation passée et présente, politique et militaire, de la Syrie. / Antiochus envoie Timagène auprès de son frère pour lui offrir le pouvoir et Laonice auprès de Rodogune pour s'offrir à elle. / Séleucus et Antiochus se rendent compte qu'ils aiment tous deux Rodogune ; se tentant ensemble malgré cette opposition amoureuse qui s'ajoute à leur opposition politique, ils décident de désirer pour l'un le trône et la femme et pour l'autre le respect de son frère. Pour solidifier leur projet commun, ils sortent jurer leur entente devant les dieux. / Laonice finit de raconter la genèse de la situation politique actuelle : Cléopâtre a vaincu son époux infidèle et a capturé Rodogune, la princesse parthe. À la suite d'une négociation avec le roi des Parthes, celle-ci doit épouser l'aîné des fils de Cléopâtre. / Rodogune exprime ses

craintes face à Cléopâtre et décrit l'état de son cœur face aux deux princes, dont l'un est aimé d'elle.

Acte II – Cléopâtre déclare qu'elle veut assassiner Rodogune ; elle aime régner, mais surtout, elle veut se venger à tout prix. / Cléopâtre révèle son passé de tromperies et de mensonges et de manipulations, et l'avenir qu'elle projette et qui est tout à fait semblable à son passé. / Face à face avec Séleucus et Antiochus, Cléopâtre offre le pouvoir à celui de ses fils qui assassinera Rodogune. Quand elle découvre leurs hésitations, elle les menace. / Antiochus et Séleucus essaient de comprendre ce qui leur est arrivé et décide de résister à leur mère, mais d'abord de trouver Rodogune.

Acte III – Avertie au sujet des projets de Cléopâtre, Rodogune cherche à éviter le piège qu'on lui a dressé. / Oronte explique à Rodogune ce que, dans les circonstances, elle ne peut pas faire et ce qu'elle peut faire pour se défendre contre les menées de la reine. / Rodogune s'explique et explique ce qu'elle fera. / Rodogune reçoit les princes qui lui demandent de choisir l'un d'eux. Elle refuse d'abord, puis elle leur dit qu'elle se donnera à celui qui vengera leur père et donc à qui assassinera Cléopâtre. / Antiochus croit qu'il y a encore moyen de tenter quelque chose pour sauver la situation. Séleucus refuse de se soumettre à une telle commande, et il cède tout, Rodogune et le trône. / Antiochus s'explique : il trouve que Séleucus se trompe, et il décide d'agir pour les deux, lui et son frère, en approchant les deux femmes.

Acte IV – Antiochus demande à Rodogune de lui dire sur qui se venger, mais quand il apprend que c'est sur sa mère, il lui demande de le sacrifier et de faire de son frère le roi. Rodogune avoue qu'elle aime un des deux princes

pour lui-même et reconnaît que c'est lui, Antiochus. Elle lui demande de faire ce qu'il faut pour devenir roi, sans quoi elle épousera un homme qu'elle n'aime pas. / Antiochus se réjouit d'avoir vaincu la résistance de Rodogune et se tourne ensuite avec espoir vers sa mère, qu'il espère encore une fois amener à être plus douce et plus juste. / Cléopâtre et Antiochus s'affrontent au sujet de Rodogune, jusqu'à ce que la reine mère cède aux prières de son fils. / Cléopâtre envoie Laonice chercher Séleucus pour le consoler. / Cléopâtre s'explique et surtout indique qu'elle est toujours décidée à éliminer Rodogune. / Quand Séleucus la rencontre, Cléopâtre le dispute parce qu'il lui paraît faible. Il signale qu'il devine qu'elle a encore de mauvaises intentions et la quitte. / Cléopâtre annonce ce qu'elle fera, des crimes, pour conserver le pouvoir.

Acte V – Cléopâtre déclare qu'elle préfère mourir que de ne pas se venger. / Laonice décrit l'arrivée des deux amoureux, prince et princesse. / Cléopâtre reçoit les fiancés et leur cède le pouvoir. Elle leur offre une coupe empoisonnée. / Timagène annonce la mort de Séleucus. Antiochus se plaint de la mort de son frère et cherche la coupable, Rodogune ou Cléopâtre. Il promet de se suicider si on ne lui révèle pas la coupable. Cléopâtre dénonce Rodogune. Rodogune explique ce que Cléopâtre vient de faire et rappelle que la reine mère est déjà une meurtrière. Rodogune veut l'empêcher de prendre la coupe qui peut être empoisonnée. Cléopâtre boit pour en prouver l'innocuité et se sent mal avant qu'Antiochus ne puisse boire à son tour.

Quelques remarques.

On a ici une figure typique d'un drame typique de l'œuvre de Corneille (je pense par exemple à *don Sanche*

encore à être créé, mais déjà bien touché dans les pièces précédentes) : le statut d'un des héros (ici de deux héros), son nom et donc sa personne, ces choses pour ainsi dire biologiques ne sont pas claires et jouent un rôle essentiel dans le récit et dans le sort des individus et dans la chute de la pièce. On est dans une pièce à intrigue sans doute, mais aussi à suspens, en attendant que la vérité de la naissance ne soit établie. Je signale que cela donne à cette tragédie, et à d'autres tragédies, un côté comique (dans les deux sens du mot). D'ailleurs, plus tard, Corneille en arrivera à créer un nouveau genre, ou à donner un nom à ce genre d'intrigue, soit une comédie héroïque. Cela ne peut pas s'appliquer ici, cela va de soi, étant donné la violence du dernier acte. Je tiens quand même à signaler qu'il y a chez Corneille un aspect politique à toutes ses comédies, mais aussi, me semble-t-il, un côté comique, ou si on le veut privé, à toutes ses tragédies.

Dans la première scène de l'acte un, on met en place le passé et on présente l'enjeu politico-marital présent : Rodogune doit épouser l'aîné des enfants de Cléopâtre et de ce fait elle doit établir la paix entre la Syrie et les Parthes. Mais c'est la mère des jeunes hommes et donc la reine, Cléopâtre, qui tient tous les fils, et qui n'accepte rien de l'effet politique qui naîtrait d'un mariage parce que cela la couperait du pouvoir effectif.

Dans la suivante, Antiochus explique sa situation pour ainsi dire émotive : il ne veut pas du pouvoir politique, il aime son frère à qui il veut offrir le trône, il aime Rodogune qu'il préfère au pouvoir. « Va le voir de ma part, Timagène, et lui dire / Que pour cette beauté je lui cède l'empire ; / Mais porte-lui si haut la douceur de régner, / Qu'à cet éclat du trône il se laisse gagner ; / Qu'il s'en laisse éblouir jusqu'à ne pas connaître / À quel prix je consens de l'accepter pour maître. / *(Timagène*

s'en va, et le prince continue à parler à Laonice.) Et vous, en ma faveur voyez ce cher objet, / Et tâchez d'abaisser ses yeux sur un sujet / Qui peut-être aujourd'hui porteroit la couronne, / S'il n'attachait les siens à sa seule personne / Et ne la préférât à cet illustre rang / Pour qui les plus grands cœurs prodiguent tout leur sang.» Mais pour peu qu'on s'y arrête, on voit qu'Antiochus se dresse contre sa mère Cléopâtre qui veut que les choses se fassent d'une certaine façon (le pouvoir et Rodogune doivent aller à l'un des deux frères et non pas être séparés, le statut politique venant avec le succès amoureux) et surtout à sa façon et selon ses conditions. Il y a donc une sorte de conflit familial, voire une sorte de lutte entre un fils et sa mère dominante, qui s'exprime sur le plan politique. Pour le dire autrement, il y a moyen de devine dès cette scène qu'Antiochus est pour ainsi dire plus entreprenant que Séleucus.

D'après ce qu'on a appris dans la scène précédente, on saisit que pour ainsi dire toute l'expérience politique de Cléopâtre lui a enseigné qu'elle ne peut pas compter sur les hommes, qui la défendent mal ou qui veulent lui enlever son pouvoir. On devine aussi qu'elle a caché lequel de ses fils est l'aîné au moins autant par ruse politique ou par désir de contrôler ses enfants que par affection maternelle. Pour le dire autrement, elle est une figure féminine qui reprend les comportements et les sentiments de Don Gomès, de Don Diègue, du vieil Horace, d'Auguste et de Félix. Je suis assez surpris que les commentateurs ne le signalent pas plus souvent. Il y a donc une suite thématique, mais avec un renversement pour ainsi dire sexuel. (Il faudrait peut-être rappelé le cas de Livie dans *Cinna*: elle annonce Cléopâtre, me semble-t-il.)

Dans la scène suivante, l'échange entre les deux frères, offre des remarques sur la rivalité politique et la rivalité

amoureuse, mais aussi sur l'amitié et l'amour et enfin sur la vertu : cette dernière suppose la capacité de placer le Bien, celui de l'État, celui de la morale, celui du devoir, au-dessus du bien personnel. C'est le fondement de ce qu'on appelle le dilemme cornélien. La scène est presque comique à force de montrer comment Séleucus et Antiochus sont pour ainsi dire des rivaux parce qu'ils sont semblables en tant qu'amis et frère. Le fait qu'il vivent leur dilemme cornélien face à face, je ne sais pas pourquoi, ce fait rend ridicules leurs paroles semblables et pourtant opposées.

Il n'en reste pas moins que les deux frères s'entendent pour se soumettre à la décision de leur mère. Cette soumission est quand même libre : c'est eux qui s'entendent pour laisser leur mère aller au bout de son action, en déclarant l'un d'eux l'aîné. Je trouve là, tapi dans les sentiments magnifiques dits de manière magnifique, le fond du problème entre le souverain et ses inférieurs, qui se croient quand même grands et certes indépendants. À la limite, on a ici les éléments ou les sentiments d'une fronde.

Je note que dans le texte à un moment donné, on passe du vouvoiement au tutoiement et qu'on y retourne tout de suite. « (Séleucus) Ô mon cher frère ! ô nom pour un rival trop doux ! / Que ne ferais-je point contre un autre que vous ! / (Antiochus) Où nous vas-tu réduire, amitié fraternelle ? / (Séleucus) Amour, qui doit ici vaincre de vous ou d'elle ? / (Antiochus) L'amour, l'amour doit vaincre, et la triste amitié / Ne doit être à tous deux qu'un objet de pitié. » Cela tient à ce que les deux frères se vouvoient (cela est-il significatif ?), mais qu'Antiochus tutoie l'amitié qui le lie à son frère, alors que Séleucus vouvoie l'amour qui le lie à Rodogune, comme à un dieu qui mérite le vouvoiement. Je me demande si c'est un premier signe d'une différence entre ses sosies.

Dans la suivante, on apprend comment Cléopâtre a pu développer une haine féroce, et bien personnelle, contre Rodogune, qu'elle doit pourtant offrir à son fils aîné pour mieux protéger son propre pouvoir et assurer pour un temps sans doute la paix entre les Syriens et les Parthes. « Mais tandis qu'animé de colère et d'amour, / Il vient déshériter ses fils par son retour, / Et qu'un gros escadron de Parthes pleins de joie / Conduit ces deux amants et court comme à la proie, / La Reine, au désespoir de n'en rien obtenir, / Se résout de se perdre ou de le prévenir. / Elle oublie un mari qui veut cesser de l'être, / Qui ne veut plus la voir qu'en implacable maître ; / Et changeant à regret son amour en horreur, / Elle abandonne tout à sa juste fureur. / Elle-même leur dresse une embûche au passage, / Se mêle dans les coups, porte partout sa rage, / En pousse jusqu'au bout les furieux effets. / Que vous dirai-je enfin ? les Parthes sont défaits ; / Le Roi meurt, et, dit-on, par la main de la Reine ; / Rodogune captive est livrée à sa haine. / Tous les maux qu'un esclave endure dans les fers, / Alors sans moi, mon frère, elle les eût soufferts. / La Reine, à la gêner prenant mille délices, / Ne commettait qu'à moi l'ordre de ses supplices ; / Mais quoi que m'ordonnât cette âme toute en feu, / Je promettais beaucoup et j'exécutois peu. » Ce qui me frappe, c'est qu'on puisse, c'est Laonice qui parle (et elle est la voix du peuple, si on tient compte de son nom), dire les choses telles qu'elles sont, soit la violence de la reine Cléopâtre contre Rodogune, mais en espérant contre cette expérience irréfutable, que tout ira bien et redeviendra paisible et moral. Laonice est intéressante parce qu'elle est pour ainsi dire la naïveté incarnée, la naïveté qui voit et qui pourtant refuse de voir.

Dans la dernière scène de l'acte un, Rodogune se présente comme une femme amoureuse, mais discrète,

et aussi comme une reine qui sera à la hauteur de son rôle, en acceptant ce que le devoir politique lui imposera. «La haine entre les grands se calme rarement : La paix souvent n'y sert que d'un amusement ; / Et dans l'État où j'entre, à te parler sans feinte, / Elle a lieu de me craindre, et je crains cette crainte. / Non qu'enfin je ne donne au bien des deux États / Ce que j'ai dû de haine à de tels attentats : / J'oublie, et pleinement, toute mon aventure ; / Mais une grande offense est de cette nature, / Que toujours son auteur impute à l'offensé / Un vif ressentiment dont il le croit blessé ; / Et quoiqu'en apparence on les réconcilie, / Il le craint, il le hait, et jamais ne s'y fie ; / Et toujours alarmé de cette illusion, / Sitôt qu'il peut le perdre, il prend l'occasion : / Telle est pour moi la Reine..» Le portrait de Rodogune est pour ainsi dire clairvoyante quand on la compare avec Laonice et que l'on compare leurs deux portraits de Cléopâtre. En tout cas, à cette analyse général et particulier de ce qu'est un grand et de la personne de Cléopâtre, Laonice répond ceci : « Que par ce faux soupçon vous lui faites injure : / Vous devez oublier un désespoir jaloux / Où força son courage un infidèle époux. / Si teinte de son sang et toute furieuse / Elle vous traita lors en rivale odieuse, / L'impétuosité d'un premier mouvement / Engageait sa vengeance à ce dur traitement ; / Il fallait un prétexte à vaincre sa colère, / Il y fallait du temps ; et pour ne vous rien taire, / Quand je me dispensais à lui mal obéir, / Quand en votre faveur je semblais la trahir, / Peut-être qu'en son cœur plus douce et repentie / Elle en dissimulait la meilleure partie ; / Que se voyant tromper elle fermait les yeux, / Et qu'un peu de pitié la satisfaisait mieux.» Cette dernière est une sorte de bonne personne innocente : elle ne peut pas imaginer que la reine Cléopâtre soit menteuse et d'abord qu'elle soit blessée dans son orgueil au point de vouloir la mort de Rodogune et encore moins qu'elle aime le pouvoir encore plus ses enfants et la droiture. Par opposition à

la gouvernante aveuglée, Rodogune décrit avec une précision machiavélique l'âme des grands et surtout leur capacité de mentir et de faire violence. « La haine entre les grands se calme rarement : / La paix souvent n'y sert que d'un amusement ; / Et dans l'État où j'entre, à te parler sans feinte, / Elle a lieu de me craindre, et je crains cette crainte. / Non qu'enfin je ne donne au bien des deux État / Ce que j'ai dû de haine à de tels attentats : / J'oublie, et pleinement, toute mon aventure ; / Mais une grande offense est de cette nature, / Que toujours son auteur impute à l'offensé / Un vif ressentiment dont il le croit blessé ; / Et quoiqu'en apparence on les réconcilie, / Il le craint, il le hait, et jamais ne s'y fie ; / Et toujours alarmé de cette illusion, / Sitôt qu'il peut le perdre, il prend l'occasion : / Telle est pour moi la Reine. » S'il y a un enseignement qu'offre cette pièce, c'est que Rodogune a raison et que Laonice a tort ; en tout cas, cet enseignement résiste à tout ce qu'on pourrait prétendre être de l'ordre de la justice naturelle qui règne à la fin de tout.

Dans la première scène de l'acte deux, Corneille propose un soliloque de Cléopâtre. Cela est essentiel : si les deux frères peuvent dire la vérité en public, la reine ne le peut pas, d'abord parce qu'elle est reine, mais encore parce qu'elle vit la vie selon l'anthropologie machiavélique. « Serments fallacieux, salutaire contrainte, / Que m'imposa la force et qu'accepta ma crainte, / Heureux déguisements d'un immortel courroux, / Vains fantômes d'État, évanouissez-vous ! / Si d'un péril pressant la terreur vous fit naître, / Avec ce péril même il vous faut disparaître, / Semblables à ces vœux dans l'orage formés, / Qu'efface un prompt oubli quand les flots sont calmés. » Il me semble clair qu'à la fin, elle fait allusion au réflexe de croire en l'existence des dieux quand on est menacé par la mort. Je traduis et résume donc ce passage : les actions et les paroles morales sont fausses

(elles sont fallacieuses, elles sont contraintes ou forcées, ce sont des déguisements et des fantômes) ; elles sont fausses comme le sont la croyance en Dieu, les promesses de conversion et les prières qui naissent de la crainte de la mort. En tout cas, les passions fondamentales, les passions vraies, qui sont cachées par les apparences de moralité, sont la crainte et le désir de vengeance. Mais il y a aussi le désir de se montrer tel qu'on est, d'être enfin authentique. Et voilà que Cléopâtre assouvi ce désir au moins devant elle-même, puis devant une ou deux personnes, mais dans l'espoir de pouvoir le faire, comment dire, à ciel ouvert.

Il n'en reste pas moins que si Cléopâtre se présente ici comme une reine qui est prêt à tout, elle s'avoue quand même que la haine de Rodogune l'emporte et qu'elle veut que ses ruses et son intention profonde deviennent claires. Il me semble qu'il y a là, du point de vue de Machiavel, une erreur : son désir de se révéler, qui est dans cette scène encore contrôlée, est un problème pour elle.

Dans la suivante, tout en dénigrant Laonice, parce qu'elle ne comprend pas sa maîtresse, et donc qui est basse parce qu'elle ne saisit pas jusqu'où peut aller le désir de dominer chez un grand (ce que Rodogune, une grande, comprend tout à fait), Cléopâtre dit tout à sa servante. « Quoi ? je ferais un roi pour être son époux, / Et m'exposer aux traits de son juste courroux ! / N'apprendras-tu jamais, âme basse et grossière, / À voir par d'autres yeux que les yeux du vulgaire ? » Et Laonice lui avoue qu'elle ne la connaissait pas. Cet échange est donc important ; il crée une nouvelle circonstance qui ne peut pas être sans effet. Il me semble que ce qui était déjà problématique dans la scène précédente devient bel et bien une gaffe ici. Et ce d'autant qu'elle veut maintenant se révéler à ses deux fils.

En tout cas, cette scène permet à Cléopâtre d'étoffer et de corriger son propre portrait pour une personne innocente, et donc quelqu'un qui ne veut pas voir ; en tout cas, elle semble avoir le besoin de dire et à haute voix comment elle pense, pour quelle fin elle a agi et ce qu'elle a l'intention de faire. En particulier, elle explique à sa servante comment elle lui a menti et comment elle a abusé de sa bonté. « (Laonice) Je vous connaissais mal. (Cléopâtre) Connais-moi tout entière. / Quand je mis Rodogune en tes mains prisonnière, / Ce ne fut ni pitié, ni respect de son rang / Qui m'arrêta le bras, et conserva son sang. / La mort d'Antiochus me laissait sans armée, / Et d'une troupe en hâte à me suivre animée / Beaucoup dans ma vengeance ayant fini leurs jours / M'exposaient à son frère et faible et sans secours. / Je me voyais perdue, à moins d'un tel otage : / Il vint, et sa fureur craignit pour ce cher gage ; / Il m'imposa des lois, exigea des serments, / Et moi, j'accordai tout pour obtenir du temps. » Je me demande si le personnage de Laonice n'est pas une image des spectateurs, ou du moins des spectateurs innocents qui ne connaissent pas le monde de la politique et les passions qui s'y révèlent.

Dans la suivante, Cléopâtre explique ce qu'elle a fait pour ses fils ; elle le fait en cachant (ce qu'elle a avoué à Laonice) qu'elle y cherchait d'abord son bien, c'est-à-dire le pouvoir. « Ma vie est presque usée, et ce reste inutile / Chez mon frère avec vous trouvait un sûr asile ; / Mais voir, après douze ans et de soins et de maux, / Un père vous ôter le fruit de mes travaux ; / Mais voir votre couronne après lui destinée / Aux enfants qui naîtraient d'un second hyménée ! / À cette indignité je ne connus plus rien : / Je me crus tout permis pour garder votre bien. / Recevez donc, mes fils, de la main d'une mère / Un trône racheté par le malheur d'un père. / Je crus qu'il fit lui-même un crime en me l'ôtant, / Et si j'en ai

fait un en vous le rachetant, / Daigne du juste ciel la bonté souveraine, / Vous en laissant le fruit, m'en réserver la peine, / Ne lancer que sur moi les foudres mérités / Et n'épandre sur vous que des prospérités ! » Elle va jusqu'à suggérer qu'elle prend sur elle les punitions du ciel pour mieux leur offrir le trône. En tout cas, j'entends ici un discours à la manière de Livie dans *Cinna* (une femme qui connaît le pouvoir et qui dirige l'homme qui a le pouvoir) ou à la manière d'Agrippine dans le *Britannicus* de Racine (qui tente de se soumettre un fils en lui montrant tout ce qu'elle a fait pour lui).

Je note que la réaction d'Antiochus semble plus morale que celle de Séleucus : il est prêt à accepter ce que lui offre Cléopâtre, mais il ne veut pas penser aux crimes qu'elle a commis, en particulier contre leur père. Séleucus ne parle pas ainsi : il accepte que leur mère continue de régner, un point, c'est tout. On sent qu'il pardonne parce qu'il focalise l'attention sur la personne de Rodogune. Cette différence, à peine visible dans la présente scène, se confirmera bientôt. Serait-il juste de dire que Séleucus se montre plus indifférent au politique parce qu'il est plus pris pas le privé, plus indifférent aux pulsions de l'ambition parce qu'il est habité par celles de l'amour ?

Cette scène montre que Cléopâtre, toute rusée qu'elle soit, se trompe une autre fois : emportée par sa passion de dominer et de se venger, elle imagine que ces deux fils sont silencieux parce qu'ils sont tout à fait d'accord avec elle et prêts à assassiner à leur tour et prêts même à assassiner la femme qu'elle déteste parce qu'ils ont la même âme qu'elle. « Ô nobles sentiments d'une âme généreuse ! / Ô fils vraiment mes fils ! ô mère trop heureuse ! / Le sort de votre père enfin est éclairci : / Il était innocent, et je puis l'être aussi ; / Il vous aimait toujours, et ne fut mauvais père / Que charmé par la

sœur, ou forcé par le frère ; / Et dans cette embuscade où son effort fut vain, / Rodogune, mes fils, le tua par ma main. / Ainsi de cet amour la fatale puissance / Vous coûte votre père, à moi mon innocence ; / Et si ma main pour vous n'avaient tout attenté, / L'effet de cette amour vous aurait tout coûté. » Son réveil est brutal et sa colère est grande. Mais d'où vient son erreur ? Est-il possible que malgré tout, elle est pour ainsi dire une mère (qui veut contrôler ses fils) plutôt qu'une mère qui veut le pouvoir et a besoin d'éliminer une rivale. De plus, il faut avouer qu'en étant ouverte avec eux, même après avoir compris leurs hésitations (à demi seulement) elle fait une autre erreur, me semble-t-il. Je dis bien *erreur*, parce que rien n'indique que si elle avait été plus rusée ici encore, elle n'aurait pas pu avoir gain de cause.

Dans la dernière scène de l'acte deux, les deux frères montrent encore une fois leur ressemblance, mais aussi leur différence. Car Antiochus dit et redit qu'il veut ne pas voir ; il est bien plus moral que son frère, ou veut le paraître, parce qu'il ne peut accepter de s'attaquer à sa mère en reconnaissant qu'elle n'aime que le pouvoir. « Je vois bien plus encor : je vois qu'elle est ma mère ; / Et plus je vois son crime indigne de ce rang, / Plus je lui vois souiller la source de mon sang. / J'en sens de ma douleur croître la violence ; / Mais ma confusion m'impose le silence, / Lorsque dans ses forfaits sur nos fronts imprimés / Je vois les traits honteux dont nous sommes formés. / Je tâche à cet objet d'être aveugle ou stupide : / J'ose me déguiser jusqu'à son parricide ; / Je me cache à moi-même un excès de malheur / Où notre ignominie égale ma douleur ; / Et détournant les yeux d'une mère cruelle, / J'impute tout au sort qui m'a fait naître d'elle. » À la fin, il blâme le sort, ou le destin, ou le ciel, et ainsi il se permet de ne pas agir ou du moins de ne pas trop penser. Un peu plus, et il dira qu'il est né

d'un péché originel. En tout cas, il se permet d'espérer approcher sa mère et lui faire changer d'idée.

Séleucus est bien différent de lui : pour lui, les crimes de leur mère rendent acceptables des crimes semblables. « Ah ! mon frère, l'amour n'est guère véhément / Pour des fils élevés dans un bannissement, / Et qu'ayant fait nourrir presque dans l'esclavage / Elle n'a rappelés que pour servir sa rage. / De ses pleurs tant vantés je découvre le fard : / Nous avons en son cœur vous et moi peu de part ; / Elle fait bien sonner ce grand amour de mère, / Mais elle seule enfin s'aime et se considère ; / Et, quoi que nous étale un langage si doux, / Elle a tout fait pour elle, et n'a rien fait pour nous ; / Ce n'est qu'un faux amour que la haine domine : / Nous ayant embrassés, elle nous assassine, / En veut au cher objet dont nous sommes épris, / Nous demande son sang, met le trône à ce prix. / Ce n'est plus de sa main qu'il nous le faut attendre : / Il est, il est à nous, si nous osons le prendre. / Notre révolte ici n'a rien que d'innocent : / Il est à l'un de nous, si l'autre le consent ; / Régnons, et son courroux ne sera que faiblesse, / C'est l'unique moyen de sauver la Princesse. » À la fin, je trouve bien conforme à la nature des deux qu'ils se rendent ensemble auprès de la femme qu'ils aiment ensemble plutôt que d'organiser l'un avec l'autre une riposte aux manipulations de la femme qui veut les dominer l'un et l'autre. Je m'imagine tout à fait comment un machiavélien (et d'abord leur mère) les trouverait pathétiques. Mais encore une fois, il me semble que la différence entre les deux frères se manifeste : Séleucus parle d'organiser une résistance commune à leur mère ; Antiochus parle de mourir ensemble. Comment ces différentes différences peuvent-elles s'organiser ? Car je ne puis croire que le grand Corneille n'ait pas réfléchi à ce problème esthétique-psychologique ni qu'il n'ait imaginé une solution. Pour le dire autrement, en tenant

compte de la fin de la pièce, est-ce que la violence pure de Séleucus et la volonté de *négocié*r d'Antiochus annoncent la fin, quand Séleucus meurt assassiné par Cléopâtre, alors qu'Antiochus survit et se trouve sur le trône à la fin de la pièce ?

Dans la première scène de l'acte trois, le cas de Laonice est presque comique : elle trahit la reine parce qu'elle est un monstre, mais elle refuse d'agir. En québécois, elle ne veut rien savoir.

Dans la suivante, Oronte se montre un conseiller fin. Il est même capable d'imaginer que les révélations de Laonice sont une ruse de la part de Cléopâtre : en essayant de fuir par peur de la reine, Rodogune lui donnerait des raisons de la punir, c'est-à-dire de la mettre à mort. Il reconnaît qu'il ne peut pas la protéger parce que les forces parthes sont trop faibles. Mais il lui indique qu'elle peut, et qu'elle doit, utiliser l'amour des jeunes princes. « L'amour fera lui seul tout ce qu'il vous faut faire. / Faites-vous un rempart des fils contre la mère / Ménagez bien leur flamme, ils voudront tout pour vous ; / Et ces astres naissants sont adorés de tous. / Quoi que puisse en ces lieux une reine cruelle, / Pouvant tout sur ses fils, vous y pouvez plus qu'elle. » Il faut bien voir que la suggestion d'Oronte n'est pas que l'amour est une chose plus noble que le désir du pouvoir ; c'est un instrument puissant qui transforme les fils de Cléopâtre en instruments politiques. Il faut tenir compte du verbe *Ménagez*, qui dit tout ; il faut gérer cette passion chez les deux jeunes hommes qui sont des forces politiques avant d'être des amoureux. Il me semble qu'on peut penser que Rodogune (peut-être parce qu'elle n'a pas d'autres moyens) fait de l'amour un instrument politique, et qu'elle se montre à peu près l'égale de Cléopâtre, voire sa copie. Toute autre opinion appartiendrait à une Laonice ou à un Antiochus.

Dans la suivante, Rodogune montre qu'elle a beau être une personne honnête et amoureuse, elle sait ce qu'elle doit faire pour se défendre contre la rage de Cléopâtre. Tôt ou tard, elle garde un fond de femme politique : elle veut se protéger, mais elle veut aussi se venger (ou venger son mari). En tout cas, il est clair que pour elle, la réalité politique doit primer. « Plus la haute naissance approche des couronnes, / Plus cette grandeur même asservit nos personnes ; / Nous n'avons point de cœur pour aimer ni haïr : / Toutes nos passions ne savent qu'obéir. / Après avoir armé pour venger cet outrage, / D'une paix mal conçue on m'a faite le gage ; / Et moi, fermant les yeux sur ce noir attentat, / Je suivais mon destin en victime d'État. / Mais aujourd'hui qu'on voit cette main parricide, / Des restes de ta vie insolemment avide, / Vouloir encor percer ce sein infortuné, / Pour y chercher le cœur que tu m'avais donné, / De la paix qu'elle rompt je ne suis plus le gage : / Je brise avec honneur mon illustre esclavage ; / J'ose reprendre un cœur pour aimer et haïr, / Et ce n'est plus qu'à toi que je veux obéir. » Certes, telle qu'il est présenté par Rodogune, le monde politique est plus respectable, moins violent, ou du moins violent seulement pour se protéger et régner comme il faut, mais c'est quand même le monde politique et ses exigences qui sont la pierre de touche des décisions de la vie. D'abord, la politique sous la forme du traité, puis la politique sous la forme de la justice pour le roi, père des princes, assassiné par la reine Cléopâtre, mère des princes. Il est presque comique de signaler que Rodogune se pense comme épouse de Nicanor et donc comme mère des deux hommes qui l'aiment et qu'elle va utiliser. À force de résister à Cléopâtre, l'autre épouse de Nicanor, Rodogune lui ressemble puisqu'elle veut les utiliser pour attaquer leur mère.

Je veux bien parler d'une sorte d'éthique aristocratique, comme tant de commentateurs de Corneille. Mais je tiens à signaler que cela n'est pas le christianisme. De plus, cette éthique aristocratique affecte le monde de l'amour au point d'en faire une extension ou de faire voir que le monde de l'amour est tout aussi violent que celui de la politique. En tout cas, la fin de la scène montre qu'il y a une dimension amoureuse chez Rodogune, mais qu'elle est prête à tout pour la soumettre aux exigences politiques. En quoi est-elle différente de Cléopâtre ?

Certes, elle est différente pour autant qu'elle aime d'amour un autre être humain en plus d'agir en reine avant d'être reine, et donc en plus d'agir par ambition politique. Mais il est clair qu'en supposant que cet amour est vrai, elle le soumet à son projet politique, comme Cléopâtre soumet ce qu'elle aurait encore d'amour maternel à son projet politique à elle.

Je tiens à signaler aussi qu'elle fait la leçon aux deux princes : elle prétend d'abord qu'elle agit seulement en tenant compte du monde politique et donc du traité ; puis, elle change le sens même de cette soumission : pour respecter la vérité de la politique, il lui faut la tête de Cléopâtre qui a fait mourir le roi légitime.

Enfin, je tiens à signaler que les deux princes, et d'abord Antiochus, ne disent pas tout à Rodogune. Ils ne lui disent pas que Cléopâtre a exigé la mort de la princesse pour offrir le trône. Ils n'ont pas dit qu'ils ne suivront pas plus la nature (le droit d'aînesse) que Cléopâtre n'a l'intention de le faire. Surtout, ils ne disent pas qu'ils sont en révolte contre l'autorité légitime, selon une version ordinaire du terme, de la reine, qui en principe est le fondement de la loi et de la justice.

Dans la suivante, Séleucus réagit autrement qu'Antiochus. Ce dernier prétend qu'il y aurait peut-être moyen d'avoir gain de cause contre (ou au mieux entre) ces deux femmes ennemies. Séleucus refuse de continuer et abandonne tout à son frère, pour qui il dit avoir de la pitié. Il me semblait que Séleucus était un peu plus politique ou réaliste que son frère. Mais bon, on peut douter un peu de ce qu'Antiochus dit : les remarques de Séleucus sont si clairvoyantes (les deux femmes ne céderont jamais l'une devant l'autre) qu'on se demande comment Antiochus peut ne pas faire comme son frère, et surtout prétendre qu'il y aurait peut-être moyen de séduire ces deux femmes, la mère et l'amante, en leur montrant la détresse des deux amoureux.

Dans la dernière scène de l'acte trois, Antiochus croit qu'est erronée l'indignation de Séleucus devant le désir de vengeance et du pouvoir de Rodogune et le désir du pouvoir et de la vengeance de Cléopâtre. Il prétend qu'il pourra peut-être désarmer les deux femmes ennemies et trouver une solution politique et amoureuse qui satisfera l'un et l'autre prince.

Je veux bien que ce soit ce qu'il dit, et que ce qu'il dit continue ce qu'il a dit dans la scène précédente, mais je suis d'avis que c'est Séleucus qui voit le plus clair. Ou encore, je ne comprends pas comment Antiochus peut croire ce qu'il croit et, mieux encore, croire que Séleucus se trompe.

Dans la première scène de l'acte quatre, la sophistication et la complexité des raisonnements moraux des deux sont bien rendues. Mais il me semble en même temps qu'ils sont pour ainsi dire ridicules. Le conflit entre Rodrigue et Chimène n'est rien quand on le compare à celui-ci.

Je suis sans doute un méchant garçon, mais je me dis qu'il y aurait moyen d'imaginer que Rodogune avoue son amour pour Antiochus sans doute parce que c'est vrai, mais aussi parce que c'est un moyen d'arriver à ce qu'elle veut. Puisqu'elle ne voit pas Séleucus à ses pieds, elle devine qu'il ne peut pas être l'instrument qu'il lui faut. Elle sait qu'en avouant son amour, elle enflammera Antiochus qui a montré sa passion agissante pour elle, par opposition à une passion inactive, comme celle de Séleucus. Ce à quoi je tiens, c'est de saisir et dire que Rodogune ne quitte jamais sa position de reine, ou si l'on veut d'épouse légitime du roi défunt, même quand elle cède à sa passion amoureuse, et surtout si elle l'utilise pour être plus vraie, plus authentique et plus efficace. C'est ce que j'entends dans les derniers mots qu'elle dit avant de sortir. « Et moi, si mon destin entre ses mains me livre, / Pour un autre que vous s'il m'ordonne de vivre, / Mon amour... Mais adieu : mon esprit se confond. / Prince, si votre flamme à la mienne répond, / Si vous n'êtes ingrat à ce cœur qui vous aime, / Ne me revoyez point qu'avec le diadème. » On protestera que cette interprétation est trop terrible et qu'il faut que Rodogune soit double ou rusée. Je prétends qu'elle peut être alors double d'une autre façon, soit rusée et sincère. À la limite, Corneille veut représenter cette duplicité du cœur, qui en serait la vérité fondamentale. En tout cas, je note que je suis toujours d'accord avec un personnage comme Séleucus, qui a un moment donné décroche et dit, *sotto voce*, « assez, c'est assez », les Rodogune et les Cléopâtre ont moins de pouvoir. Je note enfin que Rodogune ne passe jamais du vouvoiement au tutoiement ; je crois donc qu'elle est encore et toujours en plein contrôle de ses émotions amoureuses, et qu'elle les soumet aux exigences de la bienséance et donc de la politique.

Dans la suivante, je ne comprends pas comment Antiochus peut croire qu'il a vaincu Rodogune ou qu'il a trouvé une solution. Il sait que sa mère veut la mort de Rodogune; il sait que Cléopâtre sera toujours une menace pour la femme qu'il aime. En tout cas, il y a une grande distance entre arracher à Rodogune son secret (elle l'aime plus et autrement qu'elle n'aimerait Séleucus) et avoir soumis cette jeune femme. Et il y a une plus grande distance entre cette victoire amoureuse et la soumission de sa mère par amour maternel. Pour le dire autrement, je trouve encore et toujours Séleucus bien plus réaliste, ou sage, que son frère Antiochus. Mais Antiochus n'est-il pas mû (sans le savoir?) par une intention politique, ou par une passion de gagner, que Séleucus n'a pas?

Dans la suivante, la mère et le fils s'affrontent. Il me paraît clair que le fils ne dit pas tout à sa mère. En tout cas, quand il parle de son amour pour Rodogune, il prétend que cela dépendait en grande partie de la soumission des deux frères aux désirs de leur mère. « Vous avez bien fait plus, vous nous l'avez fait voir, Et c'était par vos mains nous mettre en son pouvoir. / Qui de nous deux, Madame, eût osé s'en défendre, / Quand vous nous ordonniez à tous deux d'y prétendre? / Si sa beauté dès lors n'eût allumé nos feux, / Le devoir auprès d'elle eût attaché nos vœux; / Le désir de régner eût fait la même chose; / Et dans l'ordre des lois que la paix nous impose, / Nous devons aspirer à sa possession / Par amour, par devoir ou par ambition. / Nous avons donc aimé, nous avons cru vous plaire: / Chacun de nous n'a craint que le bonheur d'un frère; / Et cette crainte enfin cédant à l'amitié, / J'implore pour tous deux un moment de pitié. » Il demande en retour de sa soumission que Cléopâtre quitte son projet et montre de la pitié pour ses deux fils amoureux.

De toute façon, son mensonge ne lui vaut rien : hors d'elle-même, Cléopâtre voudrait qu'ils épousent sa colère maternelle comme de bons fils. (Et j'emploie le verbe *épouser* presque dans le sens premier. Ou il y a une jalousie de femme amoureuse et déçue qui gigote au fond de cette âme.) « Je croyais que vos cœurs, sensibles à ces coups, / En sauraient conserver un généreux courroux ; / Et je le retenais avec ma douceur feinte, / Afin que grossissant sous un peu de contrainte, / Ce torrent de colère et de ressentiment / Fût plus impétueux en son débordement. / Je fais plus maintenant : je presse, sollicite, / Je commande, menace, et rien ne vous irrite. / Le sceptre, dont ma main vous doit récompenser, / N'a point de quoi vous faire un moment balancer^[11] ; / Vous ne considérez ni lui, ni mon injure ; / L'amour étouffe en vous la voix de la nature : / Et je pourrais aimer des fils dénaturés ! » Il y a là une sorte d'indignation devant la bêtise et la lâcheté des petits. Et quand il prétend que les deux mourront plus tôt que d'assassiner la princesse, il crie sa colère devenue parricide cette fois envers ses fils. « Périssiez, périssiez : votre rébellion / Mérite plus d'horreur que de compassion. / Mes yeux sauront le voir sans verser une larme, / Sans regarder en vous que l'objet qui vous charme ; / Et je triompherai, voyant périr mes fils, / De ses adorateurs et de mes ennemis. » On peut dire que c'est le moment crucial de la pièce, où la nature de cette reine, mais de cette épouse, mais de cette mère, se montre dans toute sa violence. C'est le moment cornélien, non pas celui dont tant d'autres signalent la grandeur, celui du dépassement de soi pour atteindre à quelque chose de supérieur, mais au contraire, le moment où l'ambitieux vainqueur (au féminin) se décide et se voile et s'organise pour gagner ou du moins pour avoir ce qu'il (elle) veut. C'est aussi le moment où elle se ravise, où elle en a trop dit, où il lui faut changer de tactique.

Je note la rime des deux derniers vers.

Puis, elle change du tout au tout et prétend qu'elle abandonne son projet et au contraire elle lui donne le trône et donc la princesse Rodogune. « (Cléopâtre) Je ne puis refuser des soupirs à vos pleurs ; / Je sens que je suis mère auprès de vos douleurs. / C'est en fait, je me rends, et ma colère expire : / Rodogune est à vous aussi bien que l'empire. / Rendez grâce aux Dieux qui vous ont fait l'aîné, / Possédez-la, réglez. (Antiochus) Ô moment fortuné ! / Ô trop heureuse fin de l'excès de ma peine ! / Je rends grâce aux Dieux qui calment votre haine ; / Madame, est-il possible ? / (Cléopâtre) En vain j'ai résisté, / La nature est trop forte, et mon cœur s'est dompté. » Les mots qu'elle choisit sont admirables d'ironie. Car on devine tout de suite que ce changement si radical ne peut pas être sincère.

Mais pourquoi est-elle si implacable ? Il me semble qu'il y a évidemment la reine qui ne veut pas abandonner le pouvoir. Elle est l'exemple même du prince nouveau machiavélien, toute femme qu'elle est, toute princesse *naturelle* qu'elle est. Mais il y a aussi la femme déçue qui a été trompée par son époux, qui a été remplacée par une femme plus jeune et qui se rend compte que ses enfants ne l'aiment pas plus que tout. En tout cas, elle bascule ici et ailleurs (avant et après) dans un emportement qui la rend imprudente : elle se montre telle qu'elle est, mais sans se contrôler, elle rage tellement qu'elle oublie le but tant elle est blessée dans son ego. Certes, elle se reprend toujours, et sait se cacher au point où on se laisse vaincre par elle, mais elle se prépare à mourir plutôt que de ne pas gagner contre ses adversaires.

Dans la suivante, tout au contraire d'Antiochus qui est la naïveté même (ou un homme qui veut réussir et qui

se ment) Cléopâtre envoie Laonice chercher Séleucus. Elle prétend que c'est pour consoler son autre fils, mais comme on le devine, et comme elle le reconnaît dans la scène suivante, elle n'a pas du tout l'intention de céder à Antiochus, mais de tenter sa chance, une dernière fois, avec son autre fils. Mais le plus important peut-être est de noter qu'elle n'explique rien à Laonice. Encore une fois, elle le dit en toutes lettres dans la scène suivante. Mais pourquoi s'est-elle confiée à Laonice et pourquoi change-t-elle de comportement ? Pour le premier point, je ne puis répondre, si ce n'est en rappelant le besoin si fort d'être compris au moins par quelqu'un. « Connais-moi tout entière. » Mais pour le second, il me semble que la réaction à Laonice lui a appris qu'elle ne doit pas se confier à cette femme. Peut-être aussi s'étant assouvie, mais imprudemment auprès de sa confidente, Cléopâtre sent moins le besoin de le faire ou comprend mieux le danger qu'elle court à se confier à qui que ce soit.

Dans la suivante, d'abord, Cléopâtre explique qu'elle ne se confie plus à Laonice. « Que tu pénètres mal le fond de mon courage ! / Si je verse des pleurs, ce sont des pleurs de rage ; / Et ma haine, qu'en vain tu crois s'évanouir, / Ne les a fait couler qu'afin de t'éblouir. » Mais elle explique aussi qu'elle a menti à Antiochus et elle lui conseille ironiquement de ne pas croire quelqu'un quand il change trop rapidement. On devine enfin à partir de là qu'en faisant venir Séleucus, le frère d'Antiochus, elle veut tenter de réussir à en faire un allié en lui offrant le trône, puisque l'autre (son préféré) l'a déçue. Son projet est intact, elle cherche quelqu'un qui puisse prendre le trône sous son égide, qui résiste à Antiochus et qui assassine Rodogune.

Dans la suivante, elle perçoit tout de suite que Séleucus, comme Antiochus, aime trop Rodogune pour tuer cette femme. Elle cache donc cette partie de son projet. Mais

quand elle comprend que Séleucus ne veut pas du trône et qu'il a assez d'amitié pour son frère pour lui laisser le trône et la femme qu'il aime, elle le dénigre : c'est proprement impensable pour elle, et elle menace son *instrument* possible de le détruire parce qu'il est traître. « Vous lui pouvez servir encor d'amant fidèle ; / Si j'ai su me venger, ce n'a pas été d'elle. (Séleucus) Ô ciel ! et de qui donc, Madame ? (Cléopâtre) C'est de vous, / Ingrat, qui n'aspirez qu'à vous voir son époux ; / De vous, qui l'adorez en dépit d'une mère ; / De vous, qui dédaignez de servir ma colère / De vous, de qui l'amour, rebelle à mes désirs, / S'oppose à ma vengeance, et détruit mes plaisirs. / (Séleucus) De moi ! (Cléopâtre) De toi, perfide ! Ignore, dissimule / Le mal que tu dois craindre et le feu qui te brûle ; / Et si pour l'ignorer tu crois t'en garantir, / Du moins en l'apprenant commence à le sentir. » Encore une fois, elle perd le contrôle d'elle-même. Et d'ailleurs, Séleucus se rend compte qu'elle a tant de colère qu'il y a un danger pour elle et pour les autres. Mais il commet l'erreur de le lui dire. Ainsi, elle sera obligée de le faire assassiner le premier. « Je n'ai ni faute d'yeux, ni faute de courage, / Madame ; mais enfin n'espérez voir en moi / Qu'amitié pour mon frère, et zèle pour mon roi. / Adieu... » En disant adieu, il annonce sa mort, mais sa mort est pour ainsi dire causée par son incapacité à cacher qu'il doute d'elle et qu'il sera fidèle à son frère et à Rodogune.

Dans mon édition, il y a sans doute une erreur. On attribue à Cléopâtre un demi-vers qui répète celui de Séleucus. C'est impossible. À moins que je ne comprenne pas...

Dans la dernière scène de l'acte quatre, Cléopâtre prononce encore un monologue. Elle se plaint de ses enfants, de leur amour et de leur amitié, du pouvoir de Rodogune. Comme dans la toute première pièce de

Corneille, la duplicité est si épaisse dans cette pièce qu'il faut des moments où les gens (et surtout Cléopâtre) disent ce qu'ils pensent, veulent et désirent en vérité. Et ce que Cléopâtre veut, c'est punir Rodogune, et donc ses deux fils. Mais pour le moment du moins, elle imagine qu'elle pourra survivre, ou elle fait tout, même ne plus être une mère, pour pouvoir à la fin régner et être sûre de son pouvoir. « Sors de mon cœur, Nature, ou fais qu'ils m'obéissent : / Fais-les servir ma haine, ou consens qu'ils périssent. / Mais déjà l'un a vu que je les veux punir : / Souvent qui tarde trop se laisse prévenir. / Allons chercher le temps d'immoler mes victimes, / Et de me rendre heureuse à force de grands crimes. »

Dans la première scène de l'acte cinq, Corneille remet cela et offre un nouveau monologue de Cléopâtre. On pourrait protester que c'en est un de trop. Mais je crois qu'on y entend une nouvelle position de la reine. Elle veut tellement se venger qu'elle accepte de ne pas régner et de mourir si c'est là le prix à payer. Certes, elle a un moment où elle sent de nouveau et pour la dernière fois un mouvement maternel ou un sursaut d'honnêteté, mais c'est de courte durée. Le ressac final est celui de la colère sans bon sens, qui est la vérité des Grands à la manière de Machiavel : ils ne peuvent oublier les insultes, et ils sont prêts à perdre le pouvoir et même mourir pour sauver ce qu'ils sont, ou leur image d'eux-mêmes si l'on veut, mais qu'ils appelleraient la vérité d'eux-mêmes. « Dût le peuple en fureur pour ses maîtres nouveaux, / De mon sang odieux arroser^[3] leurs tombeaux, / Dût le Parthe vengeur me trouver sans défense, / Dût le ciel égaler le supplice à l'offense, / Trône, à t'abandonner je ne puis consentir : / Par un coup de tonnerre il vaut mieux en sortir ; / Il vaut mieux mériter le sort le plus étrange. / Tombe sur moi le ciel, pourvu que je me venge ! / J'en recevrai le coup d'un visage remis : / Il est doux de périr après ses ennemis :

/ Et de quelque rigueur que le destin me traite, / Je perds moins à mourir qu'à vivre leur sujette. » Cléopâtre ne parle pas des dieux, et encore moins du dieu chrétien, cela va de soi. Mais elle parle de sort, de ciel et du destin. Ce qui, à mon sens, est un autre aspect du machiavélisme.

Dans la dernière scène de la pièce, Laonice est extraordinaire: elle décrit une scène magnifique, grandiose et douce où l'amour est partout. Et le spectateur entend tout le contraire en un sens. Et au fond, Laonice et le peuple (d'ailleurs le prénom de la suivante, avec son mot d'origine *laos*, dit le petit peuple), ainsi que les agents religieux, sont dans l'illusion complète. Et le mensonge de Cléopâtre est d'autant plus clair et choquant qu'elle emploie des mots et des concepts tout à fait respectables.

Elle essaie de récupérer la découverte du corps de Séleucus, en accusant l'un ou l'autre. Mais Timagène témoigne. On pourrait se demander comment Antiochus peut imaginer que Rodogune soit coupable. Sans doute, les mots du mourant sont imprécis, mais un homme qui ne douterait pas du tout de la bonté de son amante ne penserait pas possible que Rodogune soit coupable. Il me semble donc qu'il a perçu quelque chose chez elle qui la rapproche de Cléopâtre.

Antiochus tente de régler la question de la façon la plus dramatique, mais aussi d'une manière passive-agressive comme on dirait aujourd'hui. « Puis-je vivre et traîner cette gêne éternelle, / Confondre l'innocente avec la criminelle, / Vivre et ne pouvoir plus vous voir sans m'alarmer, / Vous craindre toutes deux, toutes deux vous aimer ? / Vivre avec ce tourment, c'est mourir à toute heure, / Tirez-moi de ce trouble, ou souffrez que je meure, / Et que mon déplaisir, par un coup généreux, /

Épargne un parricide à l'une de vous deux. » Je lui donne raison en ce sens que je crois qu'il a raison de croire que les deux femmes sont bien différentes de lui. Je crois que sa mère ne serait pas d'accord pour dire qu'il meurt par un coup généreux. Pourtant en un sens, elle va imiter ce que fait, ou promet de faire, son fils : elle est prête à mourir pour éviter de vivre dans un monde qui la déçoit.

En tout cas, quand elle a bu elle maudit son fils comme Camille dans *Horace*, mais cette fois ce n'est pas une protestation antipolitique, mais un cri de victoire du mal, et de la politique, sur la vie qui se croit bonne et simple. « Règne : de crime en crime enfin te voilà roi. / Je t'ai défait d'un père, et d'un frère, et de moi : / Puisse le ciel tous deux vous prendre pour victimes, / Et laisser choir sur vous les peines de mes crimes ! / Puissiez-vous ne trouver dedans votre union / Qu'horreur, que jalousie, et que confusion ! / Et pour vous souhaiter tous les malheurs ensemble, / Puisse naître de vous un fils qui me ressemble ! » On devine que ce qu'elle dit, comme une Médée qui meurt cette fois, arrivera. Et le dernier vers dit la passion fondamentale qui l'a menée depuis le début : elle veut être reine, elle veut que les autres soient à ses pieds. Sans doute, il ne faut pas résoudre dans ce qui n'arrive pas sur scène, mais n'est-il pas au moins possible que comme une promesse de mariage et de réjouissances, il faille entendre à la fin la vérité qui donne le sens à toute la pièce : la politique va continuer comme elle a fonctionné avant : Rodogune, croirait-on, sera comme Cléopâtre quand elle sera reine depuis un certain et quand le souvenir de ses rêves amoureux de princesse ne seront que cela, un souvenir.